



HAL
open science

Ceux que nous appelons "enquêtés": construire, vivre et analyser le terrain comme tissu relationnel

Flora Bajard

► To cite this version:

Flora Bajard. Ceux que nous appelons "enquêtés": construire, vivre et analyser le terrain comme tissu relationnel. Journées d'études internationales - MIJMA La Migration Internationale des Jeunes et Mineurs Africains vers l'Europe, Apr 2023, Mohammedia, Morocco. hal-04081275v1

HAL Id: hal-04081275

<https://hal.science/hal-04081275v1>

Submitted on 22 Mar 2024 (v1), last revised 27 May 2024 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ceux que nous appelons "enquêtés" : construire, vivre et analyser le terrain comme tissu relationnel

Flora Bajard, chargée de recherches CNRS, LEST-CNRS (UMR 7317)

Pour citer ce travail : Flora Bajard. **Ceux que nous appelons "enquêtés" : construire, vivre et analyser le terrain comme tissu relationnel**. *Journées d'études internationales - MIJMA La Migration Internationale des Jeunes et Mineurs Africains vers l'Europe*, Apr 2023, Mohammedia, Morocco 8 avril 2023 - [\[hal-04081275\]](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-04081275)

1. Le terrain : une rencontre entre des sujets

Je voudrais d'abord commencer par exposer ici quelques enjeux liés à une conception du **terrain comme relation sociale** :

« Le mot « terrain » fait penser à la notion de territoire, alors que le terrain ne s'y réduit pas car il est d'abord une relation. Dans une expérience ethnographique, on ne va pas « sur » le terrain, ce n'est pas un champ de pommes de terre ! Il est une relation qui s'établit et que l'on ne peut pas programmer. L'expérience du terrain, c'est celle d'une rencontre qui s'élabore et qui prend du temps. Ce n'est pas le chercheur qui décide de sa place ; elle lui est désignée par d'autres ». (Laplantine, 2022)

Par conséquent, je défends avec d'autres l'idée que l'on ne « récolte » pas les données mais qu'on les « produit ». Ces deux expressions renvoient en fait à **deux conceptions opposées du rapport que les sciences entretiennent avec le monde social** étudié : dans une conception positiviste, ce dernier pourrait être appréhendé comme un objet distant et séparé du regard de l'observateur. C'est l'héritage d'une vision objectiviste où les sciences permettrait de saisir une forme de vérité dans son existence absolue.

Dans un autre cas, qui est la vision que je porte ici, l'existence d'une vérité culturelle est le produit du regard du chercheur, autrement dit l'observateur est partie prenante de la réalité sociale qu'il documente, donne à voir ou analyse. Si l'on va plus loin, cette conception accorde une **place centrale à la dimension expérientielle de l'enquête**, c'est-à-dire au vécu de l'observateur. Cette distinction et l'attachement à la seconde posture suggèrent donc que **l'observateur est réintroduit en tant que sujet à part entière** au cœur du processus de production des données.

Cela a pour conséquence et à mon sens **trois effets** notables.

➤ *Le point de vue situé du chercheur*

D'abord, l'enquêteur est **situé socialement** (en termes de rapports de classe, de genre, de race, de place dans l'espace académique et le champ scientifique, etc.). C'est de ce point de vue tout l'intérêt d'effectuer une auto-socio-analyse, comme le propose P. Bourdieu, consistant à faire état de la position du chercheur dans le champ académique, par exemple (Bourdieu). D'une toute autre façon, cette position située a permis d'ouvrir d'autres épistémologies, **en contrepied de l'universalisme occidental blanc, masculin, riche et/ou hétérosexuel dissimulé derrière les invocations de la « neutralité » scientifique** : comme le rappelle I. Clair, « **il n'y a pas de position innocente** » (Clair, 2022)¹. Concrètement, la théorie du point de vue situé [*standpoint theory*] repose sur l'idée que certaines caractéristiques attachées à la personne du sociologue favorise le ressenti émotionnel et la perception immédiate de certaines dimensions d'un phénomène social étudié, et donc que leur exposé publiquement est pertinent et offre une « objectivité forte » (Harding, 1984)². J'ajouterais ici que cette absence de neutralité de se déploie pas seulement sur le choix des objets mais aussi sur le choix des problématiques, autrement dit des regards que nous portons sur ces objets : regardons toutes et tous les questions et problématiques que nous posons sur nos objets - conflit, alliance, espérances, dissonances, liberté... - et qui sont autant d'angles qui proviennent en fait de notre intimité (même quand on pense s'être distancié de nos affects en choisissant un objet loin de nous socialement). En bref, tout cela peut être subsumé dans l'idée – assez foucauldienne – que la constitution d'un savoir, les modalités de sa constitution et les relations de pouvoir ne peuvent être pensées séparément.

➤ *Le contre-transfert du chercheur comme levier analytique*

Mais **cet enquêteur est également traversé par un phénomène de contre-transfert à l'égard des enquêtés**. La notion initiale de transfert, qui désigne en psychanalyse les attitudes du patient à l'égard du thérapeute, regroupe « les échos de relations interpersonnelles qui ont joué un rôle décisif à un stade quelconque du développement du patient » (Devereux, 1980, p. 169). En miroir, la notion de contre-transfert utilisée par les ethnopsychiatres, psychosociologues et certains sociologues et anthropologues – dont je fais partie, reconnaît l'existence de désirs, affects, peurs, modes de défenses présents au niveau conscient et inconscient chez le thérapeute à l'égard de ses patients, ou chez l'ethnographe à l'égard des enquêtés. On pourrait également le dire d'une autre manière, très simple, en remarquant que les enquêtés ne sont pas les seuls à être touchés par le « paradoxe de l'observateur » : nous le sommes aussi, nous, lorsque nous établissons des relations sociales sur le terrain puisque **nous modifions nos comportements en fonction de ce qui se déroule face à nous et avec nous**. Devereux est l'une des figures marquantes de cette littérature, grâce à son ouvrage exposant les moyens de passer de « l'angoisse à la méthode » dans les sciences du comportement (ouvrage publié en France en 1980) : il s'agissait pour lui de réfléchir à la manière dont la subjectivité du chercheur, ses pensées et charges émotionnelles, constituent un instrument utile à l'analyse. J'y reviendrai juste après.

¹ L'homme de science », en se faisant « invisible à soi-même, [...] est la forme spécifiquement moderne, professionnelle, européenne, masculine, scientifique d'être objectif... afin de pouvoir bénéficier du pouvoir épistémologique et social » (Haraway, 2007, p. 310-311).

² Reprenant elle aussi Donna Haraway, Isabelle Clair mentionne : « Une nausée et des maux d'estomac persistants, voilà ce qui nous donne un sens aigu de ce qu'est une connaissance située (Haraway, 2007, p. 327 dans Clair 2022). Reprenant plus loin Joan Scott, elle rappelle l'expérience ne vaut cependant pas preuve : l'expérience devient « ce que nous cherchons à comprendre, ce sur quoi du savoir sera produit » ((Scott, 2009 ([1992], p. 80-81) dans Clair 2022).

➤ *Les enquêtés, sujets et acteurs de notre expérience de terrain*

Enfin, et en lien avec le point précédent, s'il y a expérience de relation sociale dans l'enquête, c'est bien parce qu'**il y a sujet, de part et d'autre**. Ce que je souhaiterais donc mettre en lumière ici à travers un éclairage sur ce mot d'« enquêtés », c'est l'écueil d'une possible réduction des personnes au statut d'« objets sociaux (parlants) » (E. Chauvier, 2017). Or, en face de nous, ceux que nous appelons enquêtés sont des individus avec lesquels nous construisons, progressivement et grâce à l'expérience de la communication, un lien social. Ils ne sont **pas « nos enquêtés » ou « nos informateurs » mais bien des sujets : imprévisibles, sensibles, qui nous touchent, nous mentent, nous influencent, nous assignent à des places**. Ils sont donc susceptibles aussi de façonner la relation d'enquête, de la mettre à mal, de l'orienter, de produire des effets sur l'observateur. D'ailleurs, d'un point de vue interactionniste, il est tout à fait utile d'avoir conscience de ces enjeux, car comme le relatait Alban Bensa dans son travail avec les kanaks, le ou la sociologue « voyage ainsi en tant que *béé* (parent, allié, compagnon, ami) clairement situé par les gens qu'il visite. Il accède au savoir en vertu de la place, c'est-à-dire du pouvoir social qui lui a été accordé. Encore lui faut-il l'évaluer à chaque pas pour s'en servir sans l'outrepasser. L'enquêteur est ainsi toujours sur le qui-vive tant qu'il n'a pas intériorisé pleinement les codes qui correspondent à sa position. Il lui faut donc se livrer à une introspection sociologique permanente pour savoir qui il est politiquement là où il se trouve » (Bensa, 2019). D'ailleurs, ces implications politiques se retrouvent dans l'extension, dans les années 1980, des notions évoquées précédemment à la notion de contre-transfert culturel par Tobbie Nathan par exemple, ou Marie-Rose Moro : la rencontre ou l'analyse se déploie « **les réactions du collectif qui est en nous au collectif qui est en l'autre** » (Rouchon et al., 2009). Cette notion suppose donc d'accepter que la définition de la situation créée dans l'interaction repose sur des identifications, assignations, stigmatisations de la part des enquêtés d'une part ; qu'elles sont pleinement intriquées à des enjeux genrés, raciaux, de classe, et pour l'enquête qui nous concerne ici, par exemple de position dans les flux migratoires internationaux, dans la liberté de jouir de effets de la mondialisation, d'autre part. En somme, en m'attardant sur le mot « enquêtés », mon but n'est pas – ou pas seulement - de mettre en lumière l'importance de considérer l'humanité des personnes et les conséquences éthiques que cela implique dans la recherche ; par exemple, un échange instrumental dépourvu des précautions de politesse et d'engagement relationnel que nous mettons dans les relations. Le bon sens est *a priori* là pour nous prémunir de ce risque. Je souhaite plutôt insister ici sur la **part active que prennent les enquêtés dans l'expérience de terrain à travers leurs opinions et comportements, et en particulier l'importance de reconnaître qu'ils extirpent le chercheur, que celui-ci le veuille ou non, d'une position de « neutralité » scientifique à prétention universaliste**.

Je résumerais donc tout cela en disant que je me positionne dans une conception de l'empirisme qui reconnaît pleinement les « effets d'enquête » et leurs implications **affectives et politiques**. Il faut entendre par là la « libido scientifique » (Siméant), les phénomènes de « contre-transfert » (Devereux), les « anomalies » émotionnelles ou communicatives (Chauvier) ou encore les « impuretés » (Schwartz, 1993) : affects, perturbations (gêne émotionnelle, faux pas, incompréhensions, malaises, ruptures dans la relation...). Dès lors, que faire de celles-ci ?

2. De l'usage des « impuretés » dans l'objectivation scientifique

Elles **sont un combustible pour la recherche à condition d'en faire un usage assumé, réflexif et méthodique**³. Dès 2013, je publiai un article plaidant pour les usages des affects dans les méthodes d'enquête qualitatives, notamment à partir de **l'analyse des relations de transfert et de contre-transfert entre enquêtrice et enquêtés**⁴. Il s'agissait en d'autres termes d'interroger les implications du terrain d'enquête comme espace d'interactions sociales afin de maîtriser ce qu'il est commun d'appeler des « biais » pour aspirer à une rigueur et une scientificité des connaissances produites⁵.

➤ *Je vais lister ici quelques usages types de ces effets d'enquête que j'ai repérés dans la littérature et/ou pratiqués :*

Cela participe d'abord d'une démarche aspirant à la **neutralité axiologique** (conçue non pas comme absence de valeurs, mais comme vigilance à l'égard de leur imposition⁶) : il s'agit d'offrir au lecteur toutes les clés pour **comprendre dans quel espace de communication ont été produits les énoncés**. En somme, c'est considérer que l'analyse de la relation sociale qu'est la relation d'enquête est indispensable, puisque la « neutralité » est vaine, quelle que soit notre relation à l'objet étudié : empreinte de curiosité, de méconnaissance, d'amour, de mépris ou d'admiration. Mais plus que cela : mais il s'agit même de considérer que **l'analyse de la relation d'enquête nous informe, voire comporte des vertus**.

D'abord, **dans le cours des interactions**, « sur le champ » et dans une « réflexivité réflexe » (Bourdieu, 1993), **les effets d'enquête sont là aussi très utiles pour créer et maintenir l'accès au terrain et libérer la parole**. Il y a parfois nécessité de s'engager auprès des enquêtés pour accéder à leur réalité (Favret-Saada), et cet engagement peut prendre des formes diverses déployées stratégiquement. Par exemple, si la minimisation des appartenances et l'affichage d'une neutralité (idéologique, affective, sociale) de l'enquêteur est bien souvent recherchée en sciences sociales, dans ma thèse j'ai au contraire utilisé de façon stratégique les effets d'enquête liés à ma proximité sociale avec le milieu et en choisissant d'utiliser de manière stratégique certaines facettes de mon identité pour développer des relations sociales diverses, tantôt basées sur l'empathie, sur l'offre de ressources à l'identification (ou non) aux enquêtés ou encore sur la provocation. En comprenant ce qui m'était ou non montré en fonction de ce que les enquêtés percevaient de moi, et en identifiant lequel des rôles que les enquêtés pouvaient m'attribuer serait le plus favorable à l'enquête (Schwarz 1993), je réitérais certaines de mes caractéristiques personnelles pour favoriser les échanges plutôt que de chercher à gommer celles-ci.

²²³ C'est plutôt à cette démarche que renvoie l'utilisation de l'épithète « impliqué » dans les écrits d'E. Chauvier, en tant que « reconnaissance et l'exploitation fructueuse que fait l'anthropologue de sa présence dans la fabrication de son enquête ». (É. Chauvier, 2020) C'est précisément la posture que je défends depuis 2013 (cf : infra). Cependant, l'utilisation que je fais quant à moi du terme d'implication renvoie à une posture plus large qui englobe mais dépasse ce point-ci : il s'agit d'une forme d'engagement intellectuel vis-à-vis des objets et personnes étudiées et consistant à honorer ces derniers du regard sociologique.

⁴ (Bajard, 2013)

⁵ Cela s'est aussi traduit par la publication d'un article sur les usages « sauvages » de l'image – c'est-à-dire parcellaires, silencieux, plus ou moins rationalisés et contrôlés, dans le prolongement d'une pratique réflexive sur les méthodes d'enquête, mais aussi dans l'idée de penser la diversité des supports et outils (en l'occurrence iconographiques). C'est aussi en ce sens que je parle d'usages profanes de l'image – c'est-à-dire non explicitement inscrits dans une démarche de sociologie visuelle (enquêter sur l'image, avec l'image, ou en image (Maresca & Meyer, 2013)). Un retour réflexif sur ces usages met en évidence divers usages et potentiels plus ou moins exploités, dont le repérage constitue finalement un levier pour l'enquête.

⁶ (Kalinowski, 2005) (Weber, 1995, p. 15)

Par ailleurs, **dans l'analyse**, les échanges verbaux sont des points d'entrée permettant de passer « du situationnel au structurel » (Schwartz 1993 : 301)⁷ : les instants de flottement, de rire, de vigueur dans les échanges, de réponse convenue, etc. mettent en lumière des cadres de pensée endogènes et les structures sociales du phénomène étudié. De ce point de vue, l'objectivité forte du point de vue situé – *standpoint theory* (Harding)⁸ est aussi un exemple de l'utilité d'une implication pour faire le lien entre situation et structures sociales. D'une toute autre manière, Devereux développe même l'idée, radicale et essentielle pour mon propos, que « **c'est le contre-transfert, plutôt que le transfert, qui constitue la donnée la plus cruciale** de toute science du comportement, parce que l'information fournie par le transfert peut en général être également obtenue par d'autres moyens, tandis que ce n'est pas le cas pour celle que livre le contre-transfert » (Devereux, 1967, p. 15). Concrètement, **observer chez nous, enquêteur, les schémas émotionnels ou discursifs qui se dessinent et se répètent au fil des entretiens** et des interactions que nous établissons nous aide à **comprendre ce qui est en jeu dans ce terrain**. C'est donc tout l'intérêt des états de « flottement de l'enquête » et de « se laisser envahir par la dissonance » (Chauvier)⁹.

➤ *Du terrain à l'écriture : la réflexivité dans le continuum de l'enquête*

Cette **réflexivité permanente sur la relation d'enquête** peut se décliner dans **différentes temporalités de celle-ci** : pendant la phase de **prise de contact**, moment clé où s'établissent les attentes et espérances mutuelles entre enquêteur et enquêté. Plus tard, lors des **échanges formels et informels**, où l'enquêteur est à la fois en position de vivre (des affects, émotions, ressentis, analyses) et de produire des données (éléments de récit, bribes d'analyse, etc.). J'avais même poursuivi le développement de cette posture plaidant pour l'utilisation des « perturbations » engendrées dans la relation d'enquête **dans le contexte de l'utilisation d'images** : j'avais restitué « trois types de pratiques de l'image, gagnant graduellement en réflexivité : un usage basique et banalisé (l'image carnet de terrain et l'illustration de la recherche), l'intérêt pour l'image en tant que pratique sociale, puis une étape réflexive sur l'esthétique visuelle et ses implications épistémologiques » (Bajard, Images du travail, 2015, p. 23)¹⁰. Je faisais en fait dans ce travail un parallèle entre l'effacement des données visuelles dans les enquêtes et la mise en retrait de la subjectivité du chercheur dans de nombreux travaux en sciences sociales, établissant ainsi un parallèle entre la disparition des images des travaux finaux, et le « basculement du “je” initial, subjectif et tâtonnant [pendant l'enquête], au “on” final, expression impersonnelle d'un surmoi intellectuel assuré » (Bajard, 2017; Maresca, 2000). Enfin, cette posture peut se décliner lors de **l'écriture**, contrairement à ce qu'en disent les enseignements classiques qui postulent une séparation franche entre terrain et publication. Loin de se résumer à une seule question stylistique ou grammaticale, l'écriture en sciences sociales est bien un acte social (Chauvier). Car en effet, au cours de cette phase-là s'opposent encore un « réalisme ethnographique » vs « raison littéraire inhérente au processus de transcription de l'enquête » (Chauvier, p. 170).

⁷ Dans l'autre sens, une compréhension du contexte est essentielle pour maîtriser un minimum la situation d'enquête, puisque les énoncés ne sont compréhensibles que grâce à l'examen du cadre global dans lequel se déroule l'interaction de recherche.

⁸ Pour la bibliographie associée à ces postures, voir l'article de 2013 pré-cité.

⁹ Il s'agit en d'autres termes d'une position qui dépasse la réflexivité entendue de façon restrictive comme l'auto-socio-analyse bourdieusienne.

¹⁰ Par « usage sauvage » de l'image, j'entendais des usages parcellaires, silencieux, plus ou moins rationalisés et contrôlés, voire des non-usages ou refoulements.

- *Deux situations dans lesquelles l'analyse du contre-transfert et de ces « impuretés » s'est avérée utile pour l'analyse.*

Je vais restituer ici quelques uns des enjeux évoqués précédemment à l'aune de l'enquête de terrain menée conjointement avec Mustapha El Miri, qui dirige l'ANR MIJMA. Nous réalisons des observations et entretiens ethnographiques régulièrement depuis mai 2022, à Briançon (frontière Franco-italienne) et Casablanca (Maroc) [une quinzaine de séjours dans ces deux lieux depuis 2022]. Mustapha El Miri travaille depuis une quinzaine d'année sur la mobilité des jeunes (africains, français, etc.) dans le monde ; je travaille quant à moi de manière récente sur cette thématique et c'est donc à partir de cette expérience personnelle que je développe les propos qui suivent. Je ne mentionnerai dans cette communication que les séjours de terrain réalisés à Casablanca.

a) Les enseignements d'une relation sous conditions

En septembre 2022, à la gare routière d'Ouled Ziane, **nous établissons les termes de la rencontre avec les jeunes qui vivent ici en attendant de pouvoir passer en Europe via les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla**. La vie de ces jeunes subsahariens, surtout d'Afrique de l'Ouest (Burkina Faso, Guinée, Cameroun...), mais aussi du Tchad et du Soudan, vivent dans la rue leur vie est traversée par des formes de violence extrêmes et des traumatismes divers, et si notre recherche a aussi pour objet de documenter la force des utopies dont ces mobilités sont porteuses (Bajard & El Miri, 2023), il faut aussi mentionner ces éléments dont sont empreints nos rencontres et entretiens avec eux.

D'abord, je constate très vite, dès la première prise de contact en fait, que je ne pourrai pas faire comme j'ai l'habitude de procéder dans d'autres enquêtes : dans ces cas-là, je présente en effet mon travail et mes objectifs aux enquêtés de manière réfléchie, certes, mais généralement improvisée et parfois légèrement changeante d'une configuration à l'autre. Ici, je ressens un **impératif de rigueur et de précision quasi chirurgicale dans la présentation de nos intentions et possibilités d'action** vis-à-vis des jeunes. Lorsque nous nous présentons, nous expliquons que nous nous intéressons à eux, que nous travaillons à l'université, que nous ne pouvons pas les aider à passer en Espagne, mais que nous pouvons rapporter ce qu'ils auraient envie de nous raconter, écrire cela dans des textes.

Premier enseignement : tenir cette ligne stricte est imposée par la situation dramatique dans laquelle ils se trouvent. Ne pas promettre ce qui ne pourra être réalisé est un impératif pour ne pas créer davantage de traumatismes lors des échanges avec eux, et **d'un point de vue éthique, établir une relation sociale vivable**. Autrement dit, je comprends très vite qu'il faut maintenir cette ligne rigoureusement, **parce que je comprends aussi progressivement ce que projettent fortement les jeunes** sur moi/nous et ce qu'ils pourraient espérer d'une telle relation : la possibilité d'atteindre l'Europe ; des témoignages de notre part sur leurs conditions de vie (et peut-être d'autres projections que je ne perçois pas).

Ensuite, tenir cette ligne est aussi une façon pour nous/moi de faire face aux émotions ressenties en découvrant la réalité de la vie de ces jeunes à Ouled Ziane, surprise voire choc moral, qu'il est d'ailleurs intéressant d'exploiter. Lors des premiers séjours de terrain, le désarroi, la colère, la tristesse que j'avais ressentis suite aux entretiens étaient en effet très utiles **pour répertorier les différentes dimensions à interroger**, pour appréhender ce que je voyais et poser des questions **essentielles** à

l'ethnographie : comment mangent-ils ? dorment-ils ? depuis combien de temps ? pourquoi sont-ils ici et pas ailleurs ? quelles affaires ont-ils en leur possession ? etc.

Enfin, au fil des jours, **le fait que l'ethnographie semblait viable de cette façon-là donnait une autre indication** : si certains « gagnent » à nous (re)parler tout en sachant que nous ne les aiderons probablement pas à passer, c'est aussi parce qu'ils tirent de ces moments d'échanges d'autres bénéfices qu'ils n'ont donc pas ou peu en dehors de ceux-ci : de la considération, une écoute, une possibilité de verbaliser leur vécu, etc. Cela indique donc, **en creux**, ce qu'ils n'ont pas ou pas assez, autrement cela renseigne la **dimension subjective et culturelle de leur existence** ici à Ouled Ziane, au-delà de leurs conditions de vie matérielle.

b) Dire ou taire le contre-transfert : mécanique et enseignements de l'espérance

En réfléchissant à ce que je ressens lors de certaines actions que nous faisons sur le terrain (leur acheter un poulet, des fruits, échanger avec eux...), je constate que le soulagement se mêle à la mélancolie : ces actions permettent en effet d'accompagner partiellement leur rêve de mobilité vers l'Europe (d'où le soulagement) mais celui-ci est difficilement atteignable (d'où la mélancolie). Cela percute donc directement l'espoir, même balayé mentalement car irréaliste, de « faire le bien » ou de « les sauver » ; de ce point de vue, le terrain est aussi une rencontre entre différentes espérances – les leurs, les nôtres - qui s'entrecroisent. Or, comme nous ne pourrions pas les aider à passer en Europe, **je cache et tais donc volontairement cet espoir personnel** lorsque je parle avec eux. Ce point-là, l'occultation, me semble là encore utile à l'analyse. L'exclusion des locuteurs par « la dissimulation de mes émotions », supposément non-compréhensibles/entendables/admissibles à leurs yeux peut, certes, participer de l'entreprise de déclassement qu'ils vivent, « en retirant par principe aux prétendus membres de ces groupes la possibilité de sentir qu'ils ne font pas partie de ces dits « groupes » » (É. Chauvier, 2019, p. 124). Toutefois ici, je n'ai pas le sentiment de produire ou renforcer du déclassement en faisant cela. En revanche cela permet de formaliser quatre choses : **si je tais cette frustration de ne pas pouvoir le « sauver », c'est d'abord parce que j'ai saisi un aspect essentiel de ce terrain, à savoir le rôle majeur que tient l'espérance** ; comme lors de la prise de contact (cf : supra), cette dimension apparaît centrale¹¹ et il faudra donc s'y attarder dans l'analyse.

Ensuite, avoir conscience que je *tais* ce contre-transfert aux interlocuteurs permet **d'acter le caractère inéluctable de cette partition entre eux/nous**, car ce que je dis mais surtout ce que je ne leur dis pas permet de les préserver du débordement - indécent et peu éthique - de nos propres projections sur eux, tout en actant un fait majeur : la distance sociale, administrative (visas...), financière, socio- raciale qui nous sépare. Par suite, **sur le plan méthodologique, cela me rappelle un point de vigilance** concernant ce que j'engage dans le fil des interactions *in situ*, notamment au regard des espoirs qu'eux mettent dans leurs projections de lien avec une européenne, de classe supérieur, femme, etc.

Enfin, être attentive à ce que je dis ou tais avec eux me conduit à être **vigilante au risque de d'interprétations essentialisantes/hâtives** (tandis que l'ethnologie qui tend à établir des liens de causalité entre un groupe et un phénomène, l'ethnographie permet d'abord de s'en tenir à décrire un groupe et un phénomène avant d'en tirer des interprétations (Bazin, 2008) ou encore (Chauvier)).

¹¹ C'est d'ailleurs en raison de son importance que nous avons décidé de constituer cette espérance en véritable objet méritant d'être appréhendé scientifiquement. Un manuscrit est en cours d'écriture et nous développerons par ailleurs ce programme de recherche dans le séminaire à venir « UtoPI - Utopies et possibles insoupçonnés » au LEST, à compter de juin 2024.

En vertu de quoi vais-je taire telle ou telle information : de leur culture ? de leur situation ? de ce que j'imagine de leur vécu à *eux tous* ou de ce que je sais de la vie de tel jeune, qui reste donc bien un Sujet à part entière ? Distinguer ce que l'on tait aux enquêtés et ce qu'on leur partage permet une réflexivité sur les projections que l'on réalise sur eux, et sur les formes d'altérisation potentielles qui s'y déploient parfois à notre insu.

Conclusion

Ces quelques exemples illustrent l'importance de rendre compte du dispositif d'enquête comme activité sociale pouvant être décrite et analysée, pour les mêmes raisons que l'on pose un tel regard sur les enquêtés ; ces deux ensembles étant les deux faces d'une même médaille qu'est le terrain. **Refuser cette réflexivité**, c'est d'une part refuser de considérer ce que nos productions scientifiques doivent à cette expérience et donc **délégitimer toute mise en discussion des régimes de vérité**. C'est d'autre part, **entretenir l'illusion qu'il existerait une catégorie de chercheurs et de notions qui seraient « transparentes »** versus d'autres catégories qui comporteraient des « biais » en raison des assignations diverses¹² (assignation à une trop forte proximité de l'objet étudié, assignation à une « différence » par rapport à la majorité des chercheurs/concepts/recherches et imposant de justifier les précautions prises au regard de cette différence de position dans les rapports de genre, sociaux-raciaux, etc.).

A l'inverse, si l'on adopte une « phénoménologie linguistique » qui s'attarde sur les « anomalies » qui surgissent dans la communication, ou encore, sur les « impuretés » ou « perturbations » dans la relation d'enquête, il devient possible d'interpréter **le sens de la rencontre entre observateur et enquêtés** de façon heuristique. Ces différentes approches ont pour point commun de vouloir effectuer un basculement épistémologique pour passer d'un monde-objet vers un monde-vécu ou monde « ordinaire » (Chauvier 2020, p. 21-22).

- Ces façons-là de faire de l'ethnographie permettent par exemple **d'accéder à des espaces de communications inaccessibles** autrement (comme Jeanne Favret-Saada qui ne pouvait accéder aux pratiques de sorcellerie sans devenir elle-même tour à tour ensorcelée, puis désensorcelée [Favret-Saada]), ou encore, de **déployer plus profondément et largement les prises de paroles** en jouant des enjeux de familiarité – à tous les sens du terme – avec les enquêtés (Bajard 2013). Mais plus encore aujourd'hui, il me semble que « retrouver et caractériser l'étrangeté du processus d'observation permet de donner voix à celui qui est observé tout en incitant l'observateur à une réserve sceptique » (p. 80), c'est-à-dire que cette approche du terrain autorise une forme de **réhabilitation politique et éthique de la voix des enquêtés** dans et à travers le processus de recherche.
- Par ailleurs, cette posture réflexive favorise un scepticisme heureux : elle remet en cause l'allant de soi de la relation entre enquêteur et enquêté et permet de poser une question qui me semble majeure que j'avais formulée en guise de « ficelle » : comment, et pourquoi, y a-t-il quelque chose, plutôt que rien ? Autrement dit en ce qui concerne cette enquête, pourquoi ces jeunes nous parlent-ils, plutôt que pas ? Tandis que le regard sociologique interroge généralement les dynamiques de changement, cette question simple revient à considérer **l'existence de liens ou de groupes sociaux comme une forme de « miracle » sociologique** ;

¹² Je reprends ici les termes « transparence » versus « biais » employés par I. Clair, qui me semblent refléter particulièrement bien les schémas de pensée majoritaires dans les sciences sociales actuelles.

c'est en quelque sorte revenir à une posture épistémologique radicale des sciences sociales, consistant à éradiquer toute évidence des phénomènes sociaux et à exploiter au contraire leur dimension contingente pour mieux en percevoir les raisons d'être. Concrètement, **considérer les conditions dans lesquelles s'établit un lien avec des jeunes et se demander ensuite pourquoi ce lien perdure alors qu'il aurait en réalité toutes les chances de ne pas exister**, c'est remettre quasi quotidiennement une pièce dans la machine analytique et s'offrir les moyens de prolonger en permanence le raisonnement sociologique.

Ainsi, j'ai voulu montrer que l'analyse de la relation d'enquête n'a pas pour objet de réaffirmer une conception nombriliste de l'ethnographe, chargée du mythe du terrain comme « passage du feu » ou de la réactualisation permanente de la figure héroïque de l'enquêteur.trice s'aventurant en terrains soi-disant « difficiles ». S'interroger sur ce qui se joue dans la relation d'enquête, c'est **se munir d'outils supplémentaires pour produire de l'analyse dans les différentes phases de l'enquête, surtout si l'on considère que terrain, analyse, écriture** ne sont pas des scènes décloisonnées, mais bien des espaces dans lesquels données empiriques et théorie s'articulent en permanence. De ce point de vue, les pratiques méthodologiques d'enquête comme l'écriture ne constituent pas juste des dispositifs et compétences techniques, mais bien des manières d'engager un rapport épistémologique, éthique et politique au monde que nous étudions.

Bibliographie

- Bajard, F. (2013). Enquêter en milieu familial. Comment jouer du rapport de filiation avec le terrain ? *Genèses, Sciences sociales et histoire*, 90, 7-24.
- Bajard, F. (2017). Les usages " sauvages " de l'image. Retours sur une expérience profane de la sociologie visuelle. *Images du travail, travail des images*, 3, [En ligne].
- Bajard, F., & El Miri, M. (2023, décembre 7). *Sonder les rêves de la jeunesse africaine en mobilité. Au-delà de l'Eldorado, le rêve en acte d'un droit de circuler décolonisé*. Reading African Societies: Texts, Gestures, Techniques, UM6P, Benguerir, Maroc.
- Bazin, J. (2008). *Des clous dans la Joconde. L'anthropologie autrement*. Anacharsis.
- Bensa, A. (2019, juillet 16). Enquêtes : L'enquêteur enquêté, l'inversion des savoirs selon Alban Bensa. *En attendant Nadeau*. <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/07/16/enqueteur-enquete-bensa/>
- Bourdieu, P. (1993). Comprendre. In *La misère du monde* (p. 1389-1447). Seuil.
- Chauvier, E. (2017). *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Éditions Anacharsis. <http://www.editions-anacharsis.com/Anthropologie-de-l-ordinaire>
- Chauvier, É. (2019). La relation d'observation comme expérience de savoir : L'exemple d'une institution pour adolescents déscolarisés. In M. Blondet & M. Lantin Mallet (Éds.), *Anthropologies réflexives : Modes de connaissance et formes d'expérience* (p. 143-160). Presses universitaires de Lyon. <http://books.openedition.org/pul/22164>
- Chauvier, É. (2020). « L'anthropologie impliquée ». In B. Traimond (Éd.), *L'anthropologie appliquée aujourd'hui* (p. 295-302). Presses Universitaires de Bordeaux. <http://books.openedition.org/pub/30098>
- Clair, I. (2022). Nos objets et nous-mêmes : Connaissance biographique et réflexivité méthodologique. *Sociologie*, N° 3, vol. 13, Article N° 3, vol. 13. <https://journals.openedition.org/sociologie/10578>
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Flammarion.
- Haraway, D. (2007). *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences, fictions, féminismes*. Exils.
- Harding, S. (1984). Standpoint Theory as a site of political, philosophic et scientific debate. In S. Harding (Éd.), *The feminist standpoint theory reader : Intellectual and political controversies* (p. 1-15). Routledge.
- Kalinowski, I. (2005). *Leçons wébériennes sur la science et la propagande*. Agone.
- Laplantine, F. (2022). L'expérience du terrain. *Éducation Permanente*, 230(1), 21-30. <https://doi.org/10.3917/edpe.230.0021>
- Maresca, S. (2000). Introduction à Questions d'optique (n° spécial du Journal des anthropologues). *Journal des anthropologues*, 9-20.
- Maresca, S., & Meyer, M. (2013). *Précis de photographie à l'usage des sociologues*. PUR.
- Rouchon, J.-F., Reyre, A., Taïeb, O., & Moro, M. R. (2009). L'utilisation de la notion de contre-transfert culturel en clinique. *L'Autre, Volume*. 10(1), 80-89. <https://doi.org/10.3917/lautr.028.0080>
- Schwartz, O. (1993). L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme ? In N. Anderson (Éd.), *Le Hobo, sociologie du sans-abri* (p. 265-308). Nathan.
- Weber, M. (1995). *Economie et société. 1, Les catégories de la sociologie*. Presses Pocket.